

La colonne et la croisée

Sylvain Rivière, *Persistance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 56 p., 10 \$.

Sylvain Rivière, *Statornice/Persistance*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Éditions Libra, 1994, 116 p., 14,95 \$.

Paul Savoie, *Danse de l'oeuf*, Ottawa, Éditions Vermillon, 1994, 70 p., 10 \$.

Fredric Gary Comeau, *Ravages*, Moncton Acadie / Perce-Neige, 70 p., 9,95 \$.

Jocelyne Felx

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

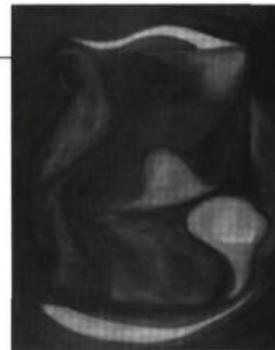
Felx, J. (1995). Review of [La colonne et la croisée / Sylvain Rivière, *Persistance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 56 p., 10 \$. / Sylvain Rivière, *Statornice/Persistance*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Éditions Libra, 1994, 116 p., 14,95 \$. / Paul Savoie, *Danse de l'oeuf*, Ottawa, Éditions Vermillon, 1994, 70 p., 10 \$. / Fredric Gary Comeau, *Ravages*, Moncton Acadie / Perce-Neige, 70 p., 9,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 37–38.

Sylvain Rivière, *Persistence*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 56 p., 10 \$.

Sylvain Rivière, *Statornicie/Persistence*, Montréal/Bucarest, Humanitas/Éditions Libra, 1994, 116 p., 14,95 \$.

Paul Savoie, *Danse de l'œuf*, Ottawa, Éditions Vermillon, 1994, 70 p., 10 \$.

Fredric Gary Comeau, *Ravages*, Moncton Acadie / Perce-Neige, 70 p., 9,95 \$.



La colonne et la croisée

La poésie du xx^e siècle aura été celle des écarts, du croisement et de la tension des mots, des vides calculés.

POÉSIE
Jocelyne Fels

«L'ART MODERNE [...], DISAIT MICHELET, a pour principe, non la forme, mais la physionomie, mais l'œil ; non la colonne, mais la croisée ; non le plein, mais le vide.» Pouvait-il mieux prédire l'avenir ?

Œil sur la mer

L'œuvre de Sylvain Rivière est une longue réflexion sur la question de l'être, mais sans rapport avec le domaine de l'intime. Ce poète a publié depuis 1981 plus d'une vingtaine d'ouvrages. Il a reçu, en 1990, le prix Jovette-Bernier et le Prix du Mérite culturel gaspésien pour l'ensemble de son œuvre.

Paru en deux versions, l'une aux Écrits des Forges, et l'autre coéditée par les éditions Humanitas et Libra (celle-ci enrichie d'une traduction roumaine), *Persistence* arrime l'œuvre de Rivière, longtemps étrangère aux révolutions de la poésie moderne, à la poésie contemporaine.

Depuis *De saumure et d'eau douce*, paru en 1981, Rivière ne cesse de dire ses mots le regard tourné vers la mer. Dans *Persistence*, œuvre de « désignation » et de « liaison » investie d'une rage de nommer, inventaire minutieux d'un monde, le thème de l'eau s'impose comme un élément d'ubiquité, éminemment générateur. À travers toutes les modalités, psychologiques aussi bien qu'esthétiques, le bourdonnement sourd de l'océan module le vers qui roule en grosses vagues fougueuses ou en petits frissons d'eau. Soucieuse de communicabilité, longtemps, j'ai ressenti devant la poésie de Rivière un malaise qui me venait de sa pathétique vanité à claironner le pays natal et, corrélativement, à adhérer à un lyrisme souvent anecdotique.

Rien de tel dans *Persistence*, dont le travail d'écriture circule comme une énergie psychique entre le conscient et l'inconscient. Une nomenclature hétéroclite nous entraîne dans un mouvement incessant. Il n'y a pas un seul mot qui ne soit dit inutilement, tout semble se marier, les rouages s'ajuster les uns aux

autres. L'eau et ses métaphores y représentent, certes, un lieu rude lié à l'assemblée des pêcheurs, mais le texte sait aussi dériver, et une certaine impénétrabilité vous plonger au cœur du poème. L'enchaînement des termes selon l'homophonie, les métagrammes et les allitérations, tout en coïncidant avec le développement du sens, provoquent des harmonies toujours renouvelées.

Au-delà de la geste de petites gens, mariniers, loups de mer aux mains et au front endurcis, humanité première et primordiale, le ton conquérant du poète nous indique un sens à suivre, celui de la *persistence*, titre et leitmotiv du recueil. Avec son peuple dans le cœur, Rivière dévide l'Histoire dans l'unité d'un sens nouveau. Dans sa langue à multiples strates, la vivacité et la vitalité des vingt poèmes verticaux du recueil doivent beaucoup à sa capacité de jouer sur un déséquilibre entre tradition et modernité. Fragments de chansons folkloriques et expressions idiomatiques confirment le style temporel du monde où passé, présent et avenir se démontrent l'un l'autre, ne faisant jamais qu'explicitier ce qui était impliqué en chacun.

Enfin, la version des Écrits des Forges qui aplanit, ici et là, le patois, rend davantage justice à cette grande réconciliation avec les forces du monde dans laquelle Rivière exprime l'ivresse de l'avenir et le rassemblement des terres et des mers.

Regard au-dessus d'un champ

Paul Savoie fut le premier poète des Éditions du Blé, maison manitobaine inaugurée en 1974. Déjà, *Salamandre*, son premier recueil, dépassait la couleur de la terre natale. La plaine et le ciel des Prairies accédaient au mystère poétique. La fraîcheur du rêve, l'amitié amoureuse ont toujours rendu légère cette poésie, mais, sous cette légèreté, nous sentons courir un pathétique secret.

Savoie transforme avec beaucoup de puissance les paysages familiers en des lieux intemporels. Il part de la chose vue, ouïe, sentie, tâchée, goûtée, pour en faire naître l'évocation et la somme par l'idée. Jonglant avec la lumière, la mobilité de ses images dans le tremblement continu des apparences s'enracine principalement dans deux sources universelles d'expérience : le corps et la nature. Leur combinaison



engendre une ouverture, et c'est sans doute ce qui le mène toujours ailleurs, en imagination et territorialement. Lui qui a publié une dizaine de recueils poétiques en français et en anglais, au Manitoba, en Ontario et au Québec, possède le talent des sources d'inspiration nouvelles. La lecture de son dernier recueil, *Danse de l'œuf*, n'est pas sans nous rappeler que Savoie, musicien, a collaboré à divers spectacles multidisciplinaires avec, entre autres, le Groupe de la Place Royale, spécialisé en danse moderne. Le thème de l'allègement progressif de la matière où «le corps perd sa densité» (p. 21), où la main «saisit / le ciel / au passage» (p. 63), se confond à l'amour (motif récurrent de son œuvre) dans les deuxième et troisième sections du recueil, mais aussi à la nuit ruisselante de clarté, dans la première section.

En creusant l'intimité rêveuse, l'écriture de Savoie atteint ce détraquement exquis de l'âme contemporaine, cette douce névrose de langue d'une profondeur éclairante. Les mots y créent en même temps le réel et le symbole. L'image de l'œuf, aux dernières pages, lie la parole à la naissance, lui donne un corps et une chair, le langage devenant l'objet d'un plaisir des sens. Formellement, de petits groupements de vers courts sont interrompus par une pause, une station qui nous absorbe dans la figure transcrite. L'espace y trouve une assise, avant de retourner à ses «échelles» (p. 39), son «saut dans le vide» (p. 45), «habile à faire graviter le ciel / sur un doigt» (p. 29), comme la tige de blé dans l'immensité bleue des Prairies, ou encore l'insecte et l'oiseau (clin d'œil, sans doute, à l'aigle métais) s'abreuvant à la même lumière.

Voilà donc l'espace où la pensée de Savoie tourne pour créer des

écarts, des angles, des distances, des «abruptions». Ce qui reste à la fin, c'est la recherche constante, à travers et par-delà toutes les expériences négatives, d'un contact heureux avec le monde sensible.

Fenêtre sur le vide

Dans son chant sombre où tout se dit en un réseau de vers arrachés au plus intime de soi, Fredric Gary Comeau jette le doute sur l'existence des choses et des personnes. Son troisième recueil, *Ravages*, fait de silence et de décimètres, s'attarde à l'envoûtement du vide, non sans me rappeler le recueil de Francis Farley-Chevrier, *L'impasse de l'éternité*. Il ressort de ces deux livres une essence d'enfer intime où est posée avec force l'éternelle improbabilité du réel. Dans un poème que Comeau dédie à Farley-Chevrier, il évoque d'ailleurs une douleur d'une «férocité impénétrable» au milieu de l'immobilité (p. 43). Chez Farley-Chevrier, toutefois, le désespoir, sans le moindre milligramme d'espérance, m'apparaissait pur et absolu, et souverainement agissante la distance prise avec le je.

En contrepartie, le subjectivisme de Comeau fait penser davantage à Jean-Marc Desgent qui, dans ses derniers recueils, modifie le «ton sincère» d'un courant de la poésie actuelle en travaillant le fragment de façon à donner à la pensée personnelle une valeur métaphysique. Le recueil de Comeau n'atteint pas les hautes sphères de la pensée de Desgent, ni sa sensualité, mais on y retrouve cependant de nombreuses qualités de style qui lui ont valu d'être finaliste au prix Émile-Nelligan.

Toujours, dans ces pages illuminées de noir, s'installe un déchirement entre l'espace figé et l'espace nomade. Cette ambivalence prend l'allure d'une célébration du vide, du manque (mots redondants dans le recueil) et du réel absent. Les états opposés se succédant régulièrement, il n'est pas étonnant de voir le poète s'installer dans l'espace qui sépare les choses. L'abondance de compléments fondés sur une alternative en fait foi :

entre la fureur et le vide (p. 24)
entre l'aube et la page (p. 25)
entre le pays mythique et l'appartenance (p. 54)
entre l'hiver et l'amitié (p. 39)
entre l'absolu et l'abandon (p. 38)
entre la matière et le corps (p. 46)
entre l'étreinte et l'existence (p. 45)

Ici, donc, tout semble provisoire, parce que toujours menacé, image d'une réalité où le mouvement semble naître, puis avorter. À l'opposé, à travers son voyage introspectif, Comeau, refusant de biffer l'inquiétante étrangeté d'un pays au statut ambigu, «ses fièvres et ses énigmes / le côté sacré de la mouvance» (p. 53), réussit, assez étonnamment, à édifier un espace collectif. Et l'on se dit que, dans son lancinant lamento qui conjugue le je et le pays, ce jeune auteur acadien adopte avec bonheur une position bien singulière, même si, à peine conjuré par le jeu des mots, son monde tremble au bout d'un fil.



Paul Savoie

L'histoire d'un quotidien
 qui fait partie de notre patrimoine
 85 ans d'information et de liberté.

1910
 1995

Sous la direction de
 ROBERT LAHAISE
 Préface de
 LISE BISSONNETTE
 Postface de
 GUY ROCHER

26 auteurs - 512 pages
 Cahiers du Québec n°110
 34,95\$



HURTUBISE HMH LTÉE
 7360, boul. Newman
 LaSalle (Québec) H8N 1X2
 Tél: (514) 569-0323
 Télécopieur: (514) 569-7435

